

Les sources idéologiques du Moi

L'autre modernité de Simon Nadeau, Boréal, « Liberté grande », 240 p.

Marie-Eve Jalbert

Number 249, Summer 2014

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/72329ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Jalbert, M.-E. (2014). Review of [Les sources idéologiques du Moi / *L'autre modernité* de Simon Nadeau, Boréal, « Liberté grande », 240 p.] *Spirale*, (249), 60-61.

Les sources idéologiques du Moi

PAR MARIE-EVE JALBERT

L'AUTRE MODERNITÉ

de Simon Nadeau

Boréal, « Liberté grande », 240 p.

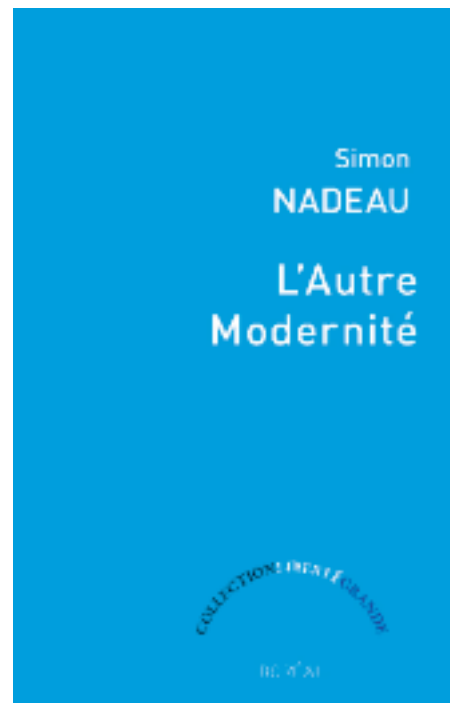
L'année dernière paraissait une réédition de l'ouvrage *Parti pris : idéologies et littérature*, à l'occasion du cinquantième anniversaire de la création de la revue. Initialement publié en 1979, l'essai de Robert Major analyse l'activité littéraire liée à la revue à travers les positions politiques et les « sources idéologiques » des collaborateurs. La codétermination de l'œuvre littéraire et du discours identitaire au sein de la revue aurait permis d'entrevoir une « théorie de la littérature » ou, du moins, de formuler d'importantes « notions littéraires » pour l'ébauche d'une conception de la « littérature québécoise ». À cet égard, l'ouvrage de Major constitue une riche analyse du système littéraire partipriste, dont la conception de la littérature « comme instrument de libération » aura déterminé des pratiques critiques et un corpus d'« œuvres partipristes ».

Si elle rappelle le rôle de la revue dans l'articulation et la promotion d'une « littérature québécoise », la réédition de *Parti pris : idéologies et littérature* vient aussi dévoiler l'influence que continue d'exercer la conception partipriste dans la constitution d'un rapport à la littérature d'ici. En effet, l'effervescence de la réflexion sur la littérature durant les années soixante, notamment dans *Parti pris* et *Liberté*, aura aussi légué toute une manière de concevoir l'histoire littéraire du Québec : la « théorie » littéraire ébauchée durant cette période — que ce soit par la concentration de pratiques littéraires ou l'espace de réflexion collective qu'ont permis ces revues — a contribué à la constitution d'une temporalité de la littérature québécoise posant l'avant et l'après de ce moment critique coïncidant avec l'affirmation de l'identité québécoise.

L'autre modernité, de Simon Nadeau, n'explicite pas l'hypothèse de la prégnance d'une telle conception de la littérature dans notre rapport actuel à l'histoire littéraire québécoise. C'est tout de même à une telle hypothèse qu'il oppose la relecture d'un passé littéraire sur lequel ne se sont pas braqués les projecteurs de l'histoire. Il vise à restituer un autre rapport à l'œuvre littéraire qui serait, selon lui, plus riche, afin de penser actuellement la littérature et son sujet. Nadeau propose, dans son ambitieux projet, une relecture de cinq écrivains canadiens-français. Son essai comporte deux grandes dimensions : une dimension critique, où la relecture vient mettre en évidence certaines modalités de l'histoire littéraire, informée par la conception partipriste (terme qu'il n'emploie pas), et un pendant positif, soit le renouvellement d'un rapport à l'œuvre qu'il thématise par le biais du concept d'« autre modernité ».

À CONTRE-COURANT DU DISCOURS LITTÉRAIRE RÉVOLUTIONNAIRE

La dimension critique de l'essai de Simon Nadeau constitue peut-être la partie la plus puissante de l'ouvrage, par ce qu'elle problématise et ce qu'elle arrive à mettre en évidence. Les cinq portraits de Pierre de Grandpré, Jean-Charles Harvey, Ringuet, Paul Toupin et Saint-Denis Garneau, loin d'être amalgamés dans un récit visant à reconstituer l'entière d'un passé littéraire canadien-français, sont plutôt mis individuellement en perspective (par rapport au discours littéraire prédominant durant les années soixante).



Avec ces lectures comparées, Nadeau veut restituer un corpus d'œuvres dissidentes de la première moitié du vingtième siècle « québécois » et souligner la distinction entre « canadien-français » et « québécois » qui se situe au fondement du discours partipriste. Les portraits de Jean-Charles Harvey et de Paul Toupin sont, à cet égard, un rappel que l'œuvre littéraire anticonformiste ou le caractère subversif de la littérature dans le contexte québécois ne sont pas propres à l'émergence d'une réflexion dans les années soixante. Si une telle affirmation peut paraître évidente, l'énoncer ne résout pas la question posée par l'essai de Simon Nadeau : « À l'ombre de la grande Histoire, de la Révolution tranquille

et de ses canons littéraires, se pourrait-il que ces œuvres aient encore aujourd'hui quelque chose à nous dire? » À rebours, quels sont les enjeux, dans la perspective de l'histoire littéraire, d'une narration de l'histoire formulée autour de concepts comme la « Révolution tranquille » ou la « Grande Noirceur »?

Pour Nadeau, ces cases historiques ont relégué plusieurs écrivains dans l'ombre du corpus partipriste élargi. D'une part, des ouvrages contemporains de la revue *Parti pris* auraient été mis à l'écart, parce qu'ils n'étaient pas assimilables à une conception de la littérature « *comme instrument de libération* ». C'est la lecture que fait Nadeau de la timide réception, en 1966, du roman *La patience des justes* de Pierre de Grandpré. Quant à Paul Toupin, lauréat de l'Académie française en 1960, son refus d'une conception « engagée » de la littérature pourrait l'avoir privé de passer à la postérité.

D'autre part, le « refus de la littérature » comme mode de reproduction de l'aliénation et l'engagement « pour une littérature révolutionnaire » auraient daté l'acte de naissance de la littérature « québécoise » au milieu des années soixante, entravant du même coup la possibilité d'une filiation avec un passé littéraire. Pour Nadeau, cela expliquerait que l'on ait minimisé le caractère anticonformiste de la vie et de l'œuvre de Jean-Charles Harvey, dont *Les demi-civilisés* fut censuré en 1934. Selon Gilles Marcotte, il s'agit d'un « *livre-clé de la littérature canadienne-française* », écrit par un auteur dont l'œuvre « *n'apporte aucune idée révolutionnaire* », mais dans laquelle « *on flairait comme une odeur de révolte* ». Ces extraits de *Présence de la critique*, mis en relation avec le portrait de combattant qu'offre Nadeau dans son essai, dévoilent la pluralité des regards historiques et témoignent des effets du discours critique sur la réception et la postérité. Ainsi, à partir de son canon personnel, Nadeau souhaite ouvrir sur un autre héritage de la littérature du vingtième siècle québécois.

RESTITUTION D'UN AUTRE PASSÉ LITTÉRAIRE

Ces relectures permettent à Simon Nadeau de proposer un regard différent sur le passé littéraire « canadien-français » et sur l'« autre » héritage de la littérature au Québec. La « parturition » de « *l'individu libre et autonome, créateur de sa propre vie* », qui s'affranchit des contraintes idéologiques de la collectivité chez De Grandpré,

le combat pour « *la libération de l'esprit* » chez Harvey, la profonde solitude n'engageant qu'à soi-même chez Toupin, sont les traits de l'« *autre modernité* » que dessine Nadeau. Cette seconde dimension de l'essai, la partie critique, n'est pourtant pas aussi riche que la première. L'ébauche d'une autre conception de l'héritage de la littérature québécoise, à travers le spectre d'une modernité « *comme émergence du sujet* », réitère davantage la confusion autour du concept de « sujet » qu'elle n'offre un autre regard sur Saint-Denys Garneau. Puisant chez Montaigne, Goethe et Nietzsche, le projet de restituer la « *modernité archaïque* » d'un autre passé littéraire québécois repose sur un corpus critique pour sa part épuisé.

À quoi réfère donc cette « *autre modernité* »? Pour l'essayiste, c'est celle de l'émergence du sujet pensant, du « Je » narratif des *Essais* et de l'individu pensant par lui-même et pour soi. Cette autre modernité serait le double oblitéré de l'émergence de la pensée rationnelle et « rigidifiante », de l'avènement du regard positiviste (dont la gadgétisation du monde contemporain rendrait compte). Ainsi présentés, les deux versants de la modernité, coexistant comme les deux extrémités d'une pile, sont transposés à l'échelle historique du vingtième siècle québécois pour illustrer le retour que propose Nadeau.

Car son projet propose bel et bien un « retour vers le futur » à la « *modernité archaïque* » d'une subjectivité canadienne-française postulée afin de penser ce qu'il appellera un « *monastère de l'avenir* ». *L'autre modernité* est aussi un manifeste pour une quête de sens, quête dont la possibilité semble avoir été contrecarrée par le rejet d'une transcendance inhérent à la Révolution tranquille. Nadeau met peut-être le doigt sur l'un des aspects de nos identités *post mortem*, soit l'impossibilité (ou le peu de plausibilité) de poser un sens à l'extérieur de soi, mais sa narration s'inscrit elle-même dans le grand récit de ce qu'on hésite de plus en plus à qualifier de « modernité ». Le fondement « moderne » de son essai, parce qu'il confond plus qu'il ne précise, dilue le propos davantage qu'il ne le fortifie.

Dans sa dimension moins totalisante, l'essai de Nadeau ouvre néanmoins sur la nécessité — en opposant l'autre modernité canadienne-française à la modernité québécoise — d'une pluralité d'histoires littéraires. Mais l'élaboration d'un autre récit,

celui de l'« *autre modernité* », comporte peut-être plus d'aporées qu'elle ne soulève d'enjeux. En voulant nuancer le récit d'une littérature québécoise par opposition au récit de la modernité archaïque canadienne-française, celle d'un « *germe d'universalité à contre-courant* », son exposé repose sur la fausse polarisation entre « *écrivain engagé envers le social* » et « *écrivain engagé envers lui-même* ». À la juxtaposition des histoires ou à la réflexion sur la possibilité d'une coexistence des récits, Nadeau semble préférer l'opposition en reprenant à son compte la distinction entre « canadien-français » et « québécois ». À cet égard, le portrait caricatural qu'il dresse de l'entreprise souverainiste ne saurait faire l'objet d'un compte-rendu.

C'est en ce sens que l'ouverture à une pluralité de récits n'est pas véritablement explorée chez Nadeau. Certes, les histoires atomisées font éclater la perspective uniformisante d'une histoire littéraire unique, mais est-ce là le point d'arrivée de l'essai de Simon Nadeau? Au contraire, *L'autre modernité* est plutôt un plaidoyer pour la reconnaissance d'une « *valeur universelle* » inhérente au « *noyau plus substantiel de la culture canadienne-française* ». Le projet ne fait que déplacer le centre historique posé par l'histoire littéraire dans un contexte encore plus désuet, celui du « soi » et de l'improbable lucidité de l'individu.

Néanmoins, l'effort de penser la continuité, plutôt que la rupture, entre un passé littéraire canadien-français et une littérature québécoise (appartenant elle aussi au passé) vient questionner la postérité du foisonnement de l'activité littéraire au Québec durant les années soixante. Même si l'essai de Robert Major se concentre sur cinq années de réflexion critique portant sur les modalités d'une littérature singulière, on peut lire *Parti pris : idéologies et littérature* comme le legs d'une génération se situant au fondement de l'identité complexe de la collectivité québécoise. Un demi-siècle plus tard, ce que désigne cette identité a évolué. Des réflexions comme celle de Simon Nadeau ont à tout le moins la modestie de proposer un autre rapport à la littérature en puisant à un autre héritage au moins aussi fertile que le legs partipriste. *L'autre modernité*, dans ce cas, vient effectivement travailler la conscience historique à travers la proposition utopique d'un « *monastère de l'avenir* », ne serait-ce que parce qu'elle repose sur un passé qui n'est pas moins véritable. ┘